

XXIX

LA FILLEULE DE DU GUESCLIN

— DIALECTE DE TRÉGUIER —

ARGUMENT

Bertrand du Guesclin, ou *Gwezkle*, selon l'orthographe bretonne, a laissé dans les traditions populaires de la Bretagne un nom presque aussi célèbre que dans l'histoire. Le peuple du pays de Tréguier, au milieu duquel il habita et qui suivait son parti en masse, a conservé le souvenir de ses exploits chevaleresques, et redit encore de vieux chants où on le montre détruisant l'un après l'autre les châteaux anglais perchés, comme des nids de vautours, sur nos rochers et nos montagnes. Deux de ces chants sont particulièrement répandus ; l'un a pour sujet la ruine du château de Trogoff. L'autre celle de Pestivien. Du Guesclin assiégea, en 1364, et enleva le premier ; il prit aussi le second, qu'il rasa de même de fond en comble. Selon les poètes populaires, la ruine de Trogoff avait été amenée par l'outrage que le gouverneur du château voulut faire à une jeune paysanne, filleule de du Guesclin ; et la destruction de Pestivien par la félonie des Anglais à l'égard d'un des vassaux du cométable. Je dois les deux ballades dont ces événements sont le sujet, l'une, à une femme de la paroisse de Trégourez, l'autre à un vieillard de Mael-Pestivien, mais elles se chantent partout.

I

Le soleil parait, le jour luit, la rosée brille sur les épines
blanches de la haie ;

De la haie élevée du grand château de Trogoff, où les An-
glais règnent encore ;

FILLOREZ ANN AOTROU GWESKLEN

— IES TRAGER —

I

Ann heol a bar, ann deiz a daz,

Gliz a luc'h war spern-gwenn ar c'harz
Garz huel Traongof ar ger vraz,
Elec'h zo Saozou o ren c'hoaz.

LA FILLEULE DE DUGUESCLIN

215

La rosée brille sur les fleurs de l'épinaie ; à cette vue, le soleil se voile le front ;

Car, en vérité, ce n'est pas la rosée du ciel ; c'est une rosée de sang ;

De sang pur qu'a versé Rogerson, le plus méchant fils d'Anglais qu'il y ait dans la vallée.

II

— Marguerite, ma belle enfant, vous êtes alerte, vous êtes vive ;

Vous vous levez demain de grand matin, pour aller porter du lait aux laboureurs qui travaillent à l'écobue.

— Ma bonne petite mère, si vous m'aimez, ne m'envoyez pas à l'écobue,

A l'écobue ne m'envoyez pas : vous ferez jaser les méchants.

Envoyez-y ma sœur ainée, ou ma petite sœur Franséza ;

Bonne petite mère, je vous en prie : Rogerson me guette.

— Vous guettera qui voudra ; vous êtes priée : vous irez ;

Vous vous lèverez avant le jour : le seigneur sera encore au lit. —

Gliz a luc'h war vleun ar spernen ;
Ann heol, pa wel, a guz he benn.
Gliz ann neuv ne d-ee ked, a-vad :
Ne d-ee ken nemet gliz ar goad ;
Goad glan skuillet gand Rogerson,
Gwasan mab saoz a zo enn traon.

II

— Mac'haridik, va merc'hik kosant,
C'houi zo buhan, ha c'houl zo drant,
C'houi zavo warc'hoaz heurc-mad,
Da gas lex d'ann dud zo' varat.

— Va mammik mad, ma am c'haret,
D'ar varadek n'am c'haset ket,
N'am c'haset ked d'ar varadek :
C'hui lakai ann dud da zroug-preek.

Laket da vont va c'hoar henan,
Pe va c'hoar vihan Francezan ;

Va mammik mad, ha me ho pod !
Gand Rogerson em onn spiet.

— Be spiet gand neb a garo,
C'houi zo pedet : c'houi a ielo ;
Sevel a reot kent hag ann de :
Ann otro vo enn he vele. —

III

Marguerite disait à son père et à sa mère, le lendemain matin,

En prenant son pot au lait, Marguerite disait :

— Adieu, mère, adieu, père ; mes yeux ne vous verront plus ;

Adieu, ma sœur aînée ; adieu, ma petite sœur Franséza. —

Or, comme la bonne petite fille allait au champ, le long du bois,

Proprette, légère, pieds nus, son pot au lait sur la tête ;

Rogerson, du haut de la tour du château, la vit venir de loin :

— Éveille-toi, mon page, et lève-toi vite, que nous allions chasser un lièvre,

Chasser un petit lièvre blanc, qui porte un pot au lait sur la tête. —

IV

Quand la jeune fille passa le long des douves, le seigneur était à l'attendre,

III

Mac'haridig a lavare
D'he zad ha d'he mamm, er heure ;
Enn he foudad lez pa groge,
Mac'haridig a lavare :

— Kenavo, mamm, kenavo, tad,
N'ho kwelo mui va daou-lagad ;
Kenavo d'hoch va c'hoar hennan,
Ha d'hoch va c'hoarik Fransezan. —
Hogen, pa oa ar plac'hik mad
O vont d'ar park e-biou ar c'hoat,

Mistr ha mibin ha diarc'henn,
Gand he foudad lez war he fenn ;
Rojerson, ouz tour ar c'hastel,
Hi gwelaz o tout euz a bell :
— Dihun, va floc'h, ha sav timad,
Ma iemp-ni da hersal eur c'had,
Da hersal eur c'hadik penn-gwean,
Gand eur podad lez war he fenn. —

IV

Pa ee ar plac'h e-biou ann doz.
Oa ann otro oc'h he gortoz.

LA FILLEULE DE DUGUESCLIN.

215

A l'attendre auprès du pont-levis ; si bien qu'elle tressaillit d'épouvante,

D'épouvante en l'apercevant, et renversa son pot au lait.

Voyant cela, la pauvre fille se mit à pleurer amèrement.

— Taisez-vous, ma sœur, ne pleurez pas, on vous trouvera un autre pot au lait ;

Approchez, et allons déjeuner, tandis qu'on le préparera.

— Beau seigneur, je vous remercie ; j'ai déjeuné, bien déjeuné.

— Alors venez au jardin, venez cueillir de belles fleurs,

Venez cueillir une guirlande pour orner votre pot au lait.

— Je ne porte point de fleurs, je suis en deuil cette année.

— Alors venez aux vergers, venez manger des fraises rouges comme une braise.

— Je n'irai point manger des fraises ; sous les feuilles il y a des couleuvres.

J'entends l'appel des laboureurs de l'écobue : ils disent que je suis paresseuse.

Ils demandent où je suis restée avec mon petit pot au lait caillé.

— Vous allez sortir à l'instant ; quand votre pot au lait sera prêt ;

Oc'h he gortoz e-tal ar pont,
Ken a lammaz-hi gand ar spont,
Gand ar spont p'e deus han gwelet,
Hag he fodad lez ca skuillet.
Ar plac'hik paour, dal' ma welaz,
Da oela dru en em lakaz :
— Tevet, ma c'hoar, na oelet ket,
Eur podad all a vo kavet ;
Tostait, ha deomp-ni da loinan,
Neid ha ma vezor d'he osan.
— Otro kaer, ho trugarekat,
Leinet am euz, ha leinet mad.
— Na deut-hu neuze d'ar jardin,
Deut-bu da gutuill louzou-fin ;

Deut da gutuill eur garlantes,
Da lakat war ho podad lez.
— Na zougann ked a voukedo,
Evid ar bloaz am euz kanvo.
— Deut-hu neuze d'al liorzao,
Deut da sibri sivi ru-glaou.
Da sibrin sivi na inn ket ;
Dindan ann dellio zo aered.
Me glev ar iou er varadek ;
Hi a lavar onn lezirek.
Hi a c'houl pelec'h onn chome
Gand va fodadik lez kaoulet.
— Bremaik, c'houi a jelo 'mez ;
Pa vo pare ho podad lez.

On s'en occupe, Marguerite; venez voir à la laiterie. —

En franchissant le seuil du château, la jeune fille tressaillit;

La pauvre petite devint blanche comme la neige, quand la porte se ferma derrière elle.

— Ma mignonne, n'ayez pas peur, je ne vous ferai aucun outrage.

— Si vous ne songez pas à m'outrager, pourquoi changez-vous de couleur?

— Si je change de couleur, c'est que l'air du matin est vil.

— Ce n'est point, seigneur, l'air du matin, c'est le mauvais désir qui vous fait pâlir.

— Taisez-vous, petite sotte! venez au fruitier choisir un fruit. —

Quand ils furent dans le fruitier, elle prit une pomme rouge :

— Seigneur Rogerson, donnez-moi, s'il vous plaît, un couteau ;

Donnez-moi un couteau pour peler cette pomme.

— Si vous désirez un couteau, allez à la cuisine, et vous en trouverez un ;

Il y en a un sur la table de chêne; il a été aiguisé ce matin.

La petite Marguerite dit au vieux cuisinier, en entrant :

Mac'haridig, 'm eer war he lerc'h;
Deomp-ni da welot d'al lez-lec'h. —

Tre'barz ar c'hastel pa int eet,
Ar plac'hig e deuz dridalet.

Ar plac'hik paour ker gwenn hag erc'h.
Pa frammas ann nor war he lerc'h

— Va c'haredik, na spontet ket,
Me na rinn d'hoch-hu gaou e-bet.

— Na na goflet ked ober gaou,
Perag a zeut-hu da zench liou.

— Mar da zench liou eo a eann,
Gand riou er beure eo a rann.

— Gand arriou, otro, ne d-ee ket,
Gand ar gwall-iou eo a c'hlazet.

— Sarret ho pek, plac'hik diod!
Deut er frouez-kel da zibab lod: —
Trebarz ar frouez-kel pa int eet,
Eunn aval e deuz dibabet :

— Otro Rogerson, me ho ped,
Eur gontel d'i-me a refet;
Eur gontel a refet d'i-men,
Evit rac'han ma avalen.

— Mar d-ee eur gontel a c'houllet,
It d'ar gegin hag e kefet,
War ann dol zero eo laket;
Vid ar heure 'ma hlerimet. —

Mac'haridig a lavare
D'ar c'heginour koz, pa eez tre:

LA FILLEULE DE DU GUESCLIN.

217

— Cher cuisinier, je vous en prie, délivrez-moi ! faites-moi sortir !

— Hélas ! ma fille, je ne le puis ; le pont du château est levé.

— Si l'homme à la tête frisée comme un lion savait que je suis captive de Rogerson ;

Si mon bon parrain savait cela, il ferait couler du sang. —

V

Cependant, Rogerson demandait à son page, à quelque temps de là :

— Où donc reste Marguerite, qu'elle ne revient pas ici ?

— Elle était dans la cuisine, il n'y a qu'un moment, en sa petite main blanche un couteau ;

Et elle parlait ainsi : « Que ferai-je, Jésus, mon Dieu ?

« Mon Dieu, dites-moi, me tuerai-je ou ne me tuerai-je pas ?

« A cause de vous, Vierge Marie, je mourrai vierge, sans souillure. »

Maintenant elle est couchée sur la face, dans une mare de sang ;

Le grand couteau dans le cœur, et appelant son parrain :

— Pijet gen-hoc'h, keginour kez ;
D'am lakat kuit, d'am lakat 'mez !
— Allaz ! ma merc'h, ne hallann ket,
Pont ar c'hastel a zo savet !
— Ma c'houfe ar penn-grec'h-leon
E m'onn dalc'het gand Rogerson ;
Ma c'houfe va zad-paeron mad,
Hen lakafe da rodeg goad. —

V

Ha Rogerson a c'houlenne
Gand he boc'h, eur pennad goude :
— Pelec'h e chom Marc'harit 'ta,

Pe na zeu ked endro ama ?

— Er gegin e oa, n'eux ket pell,
Eun he dornik gwenn eur goutel ;

Hag hi a gomze evelse :

« Petra rian, Jesus, ma Doue ?

« Ma Doue, d'in-me leveret,

« Pe am lazinn, pe na rinn ket ?

« Eunn abek d'hoc'h, Gwerc'hez Vari.

« Me a varvo gwerc'hez, heb si.

Ma hi breman war he geno,

Goad dindan hi a boulado ;

Ar gontel vraz enn he c'halon,

Hag o c'hervel he zad-paeron :

— Le seigneur Guesclin, mon parrain, celui-là me vengera! —

— Mon bon petit page, ne dis mot; viens me la couper par morceaux dans un panier,

Et j'irai la jeter dans la rivière, demain quand chantera l'alouette. —

Or, en revenant de la rivière, il rencontra le parrain de la jeune fille,

Il rencontra le seigneur Guesclin, la face verte comme l'oseille.

— Rogerson, dites-moi, d'où venez-vous avec ce panier?

— Je reviens de la rivière, de noyer quelques petits chats.

— Ce n'est pas le sang de chats noyés, qui coule de votre panier!

Seigneur Anglais, répondez-moi, n'avez-vous pas vu Marguerite?

— Je n'ai pas vu Marguerite depuis le Pardon de Saint-Servet.

— Tu mens, traître, car tu l'as tuée hier soir!

Tu déshonores la noblesse autant que la chevalerie! —

Rogerson, à ces mots, tira son épée :

— Ann otro Gweaklen, va faeron,
Bennez a dero evid-on! —
— Va floc'hik mad, na lavar ger;
Deux d'he drailla d'in 'nn eur paner,
Ha me ielo d'he c'has d'ar ster,
Ware'hoaz da gan ann alc'houider. —
Eau distro demeurez ann dour-red,
He zad-paeron en deuz kavet,
Kavet neuz ann otro Gweaklen,
Hag hen ker glaz evel trichen.
— Rojerson d'in-me leveret,
Gand ho paner pelec'h oc'h bet?
— Bet onn bet tu-ma trem 'ar ster,

Da veuin eunn nabeut kisier.
— Ne d-eo kad da veuin kisier,
E ma ar goad deuz ho paner!
Otro ar Saoz, d'in leveret,
Mac'haridig peuz ket gwelet?
— Mac'harid n'am eur ket gwelet
Alaoue pardon sant Servet.
— Gaou a levezet, traitour,
Rag t'ec'h eur hi lanet neihour!
Dizenor d'ann noblantz a raz,
Kerkouls ha d'ar varc'hegoez. —
Rojerson, pa 'n deuz hen klevet,
He gleze en deuz diweonet.

LA FILLEULE DE DU GUESCLIN.

219

— Tu vas voir, je pense, à l'instant si je déshonore la noblesse ;

Tu vas voir à l'instant, vassal, si je suis indigne du nom de chevalier.

Or sus ! or sus ! pas de quartier !

En garde ! si tu as du loisir !

— J'ai eu du loisir, et j'en ai pour jouer au jeu des combats avec des hommes de cœur ;

J'ai joué à ce jeu et y jouerai, mais je n'y joue pas avec des assassins de filles ;

En quelque endroit que j'en rencontre, je les assomme comme des chiens. —

En achevant ces mots, il éleva sa grande épée ;

Et il en frappa un coup sur la tête de l'Anglais, et il le fendit en deux.

VI

Rogerson a été tué : le château de Trogoff est détruit ;

Elle est détruite la forteresse de l'oppresseur ; bonne leçon pour les Anglais !

Pour les Anglais bonne leçon ! bonne nouvelle pour les Bretons !

— Bremaig e weli, me chanz,
 Mar rann dizenor d'ann nobhlanz ;
 Bremaik, gwaz, e weli ez
 Mar 'm onn kuit a varc'hogaez.
 Hore ! hore ! kuit a druez !
 En em ward-tel mar 'm oud dibrez !
 — Dibrez onn bet, ha dibrez onn
 Da c'hoari gant tud a galon ;
 C'hari a rian hag em euz gret,
 Na ran gaud lazerien merc'hod ;
 E pelec'!-bennag m' ho c'havann,
 Evel koust holl ho dispennaun. —

Kerkent evel m'en deuz laret,
 He gleze braz neuz gorroet ;
 Ha war benn ar Saoz en deuz skoet,
 Ha daou hanter out-han 'n deuz gret.

VI

Rogerson a zo bet lazet :
 Kastel Traongof zo dismantret ;
 Dismantret eo ker ar mac'her ;
 Da rei d'ar Zaozon evit skouer ;
 Da rei evit skouer d'ar Zaozon,
 Evit kelo mad d'ar Breton !

NOTES

Il arrive trop souvent, on le sait, dans les poésies traditionnelles, que les noms propres ne s'accordent pas toujours avec ceux de l'histoire écrite. Ainsi l'Anglais auquel dut avoir affaire la filleule ou protégée de du Guesclin, au château de Trogoff, est appelé Thuomelin par les chroniqueurs du temps, tandis que le nom de Roger-son, ou fils de Roger, que lui donne la ballade, paraît désigner l'aventurier Roger, défenseur de Pestivien, fait prisonnier par du Guesclin.

Autre difficulté : le gouverneur du château de Trogoff, après la prise de la place, put se retirer la vie sauve, au dire des chroniqueurs contemporains ; du Guesclin ne le tua donc pas, comme le voudrait la ballade. Quant à l'aventurier Roger, il n'aurait pas péri davantage de la main du héros breton, s'il fallait s'en rapporter à la généalogie des Rohan qui le fait mourir en 1372, huit ans après la destruction de sa forteresse. Mais la justice populaire ne connaît que les exécutions sommaires, et les anachronismes des chanteurs patriotes sont de l'histoire, à certains égards.

La circonstance du suicide héroïque de Marguerite peut passer pour un lieu commun touchant de poésie traditionnelle, car on la trouve dans vingt ballades étrangères à la Bretagne ⁴. Cependant, elle a bien un cachet breton, et n'est que la mise en pratique de la devise armoricaine : *Mieux vaut la mort que la souillure*. Par une fortune assez étrange, *la Filleule de du Guesclin*, est devenue en France la fille d'un pâtissier, qui ayant porté des gâteaux à son seigneur, et été retenue de force par lui au château, se perce le cœur avec la dague qu'il lui a prêtée pour couper le nœud d'un lacet. Gérard de Nerval raconte l'histoire de l'infortunée pâtissière dans sa *Bohême galante* : ainsi un apologue indien est devenu le conte du *Petit Chaperon rouge*.

⁴ De Besurepaire, *Étude sur la poésie populaire en Normandie*, p. 22. Nigra, *Canzoni popolari del Piemonte*, fasc. V, p. 261. De Fuimaygre, *Chants populaires du pays Nivernais*, p. 96. Rathery, *Les Chants populaires de l'Italie*, p. 22.

XVI

LE BARON DE JAUIOZ
(BARON JAOUTOZ)

Andante.

Pa oann er ster gant va dil - lad; Pa
oann er ster gant va dil - lad; Me-
gle-ve'nn evn glod hu - a - nat; me - gte - - ve'nn
evn glod hu - a - nat.

LA FILLEULE DE DUGHESCLIN.
(FILLOREZ AOTROU GWESKLEN)

Allegro ma non troppo.

Ann heol a bar, ann deiz a darr;
Gliz a luc'h var spern gwenn ar c'hars.
Gliz a luc'h var spern gwenn ar c'hars..